Clerc, Jeanne-Marie & Nzé, Liliane. – *Le Roman gabonais et la symbolique du silence et du bruit*

Annick Gendre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14417>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.14417
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2012
Pagination : 1005-1007
ISBN : 978-2-7132-2350-1
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Annick Gendre, « Clerc, Jeanne-Marie & Nzé, Liliane. – *Le Roman gabonais et la symbolique du silence et du bruit* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 208 | 2012, mis en ligne le 31 octobre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14417>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Clerc, Jeanne-Marie & Nzé, Liliane. – *Le Roman gabonais et la symbolique du silence et du bruit*

Annick Gendre

RÉFÉRENCE

CLERC, Jeanne-Marie & NZÉ, Liliane. – *Le Roman gabonais et la symbolique du silence et du bruit*. Paris, L'Harmattan (« Critiques littéraires »), 2008, 336 p., bibl.

- 1 L'essai *Le Roman gabonais et la symbolique du silence et du bruit*, que signent Jeanne-Marie Clerc et Liliane Nzé offre une entrée inestimable sur le roman gabonais contemporain. En effet, après une introduction qui explique le *corpus* choisi, le premier chapitre articule un état des lieux très rigoureux des productions et des instances de diffusion de la littérature romanesque gabonaise composée en français, enrichie d'une réflexion sur la réception de ce roman et sur la paratopie de cette production dans le système littéraire français et africain.
- 2 Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'axe retenu concerne l'imaginaire : le symbolisme de la dialectique du silence et du bruit. Les deux auteures inscrivent cette réflexion symbolique dans une perspective identitaire qu'elles articulent avec un questionnement générique historicisé : « On peut envisager le roman comme l'expression privilégiée de cette identité récemment conquise » (p. 17). On regretterait le choix de cette perspective (aussi riche soit-elle) et des poncifs qu'elle véhicule, comme celui de « la schizophrénie introduite dans la tradition africaine par la modernité occidentale » (p. 154), sans les subtiles analyses de la « contradiction » que reflète le genre gabonais, déchiré entre la tradition « ancrée dans le monde de la forêt » et la destruction de celle-ci par la modernité, et qui coïncide avec la découverte et l'exploitation intensive des ressources forestières et pétrolières. L'absence d'une définition du terme « modernité » semble expliquer la réductibilité de celle-ci à

l'introduction de la technologie occidentale, ainsi que la tentation de l'amalgamer pour l'essentiel à une certaine urbanité. Il demeure que la profondeur de cette analyse dialectique ressortit au dépassement d'une problématique exclusivement régionale : « [...] on voudrait montrer que la symbolique du silence et du bruit, enracinée dans l'expérience existentielle de la forêt, y représente une forme de réappropriation de l'épopée animiste spécifique du monde africain » (p. 22).

- 3 Les deux premiers chapitres sont respectivement consacrés à deux textes devenus des références classiques : *Au Bout du silence*, de Laurent Owondo et *Le Bruit de l'héritage* de Jean Diwassa Nyama. Leur entrée dans les programmes officiels a validé leur littérarité, validation qui d'un même trait a engagé des postures de réception. Seule la première étude suit fidèlement l'ordre des événements de la diégèse ; les chapitres suivants montrent une distance critique croissante à l'égard du texte. Les chapitres IV et V font place à une analyse comparatiste de ces deux récits initiaux. Cette étude donne à penser la mise en regard des « silences et bruits » avec les « paroles et musiques ». Enfin, le chapitre « Paroles de femmes » qui referme cet ouvrage critique s'empare de la présence du féminin dans ces deux écritures pour la mettre en perspective avec le roman des écrivaines, enfin avec le dépassement argumenté que représente *Pétroleum*, de Bessora. Ainsi les horizons d'attentes propres au genre, dépliés dans le chapitre liminaire, semblent-ils avoir motivé le parcours auquel nous convient les deux auteures.
- 4 Dans les deux romans précurseurs, la dialectique du silence et du bruit coïncide avec une dialectique spatiale qui oppose dynamiquement la campagne à la ville. Les deux critiques montrent avec *maestria* comment l'économie des personnages se tisse dans cette spatialité acoustique. Les références utilisées sont multiples et ne se donnent comme frontière que le respect de la pertinence. Elles rendent compte également de l'état des travaux critiques relatifs aux littératures du Gabon. Des citations telles que celles de Sony Labou Tansi (« ajouter du monde au monde »), de Bellarmin Moutsinga et de Bernard Mouralis, pour l'importance fondamentale de l'oral dans ces écritures, montrent le souci de croiser les regards. La convocation d'études africaines, sémiologiques, anthropologiques et historiques sur le Gabon, contribue à la richesse rare de l'éclairage que permet cet essai. On est sensible également à l'épaisseur supplémentaire qu'apportent les citations extraites d'entretiens dont certains ont été réalisés par Liliane Nzé. C'est d'une façon très maîtrisée qu'elles scandent plusieurs analyses soumises à notre attention.
- 5 Le silence comme le bruit mis en regard dans ces écritures résultent de la modernité. À lire les qualités du silence retenues, il faut préciser que ce silence résulte du désastre de la modernité. Malgré la perspective identitaire adoptée, l'analyse de celui-ci échappe à l'écueil redoutable de l'essentialisme. Si le silence demeure intimement lié à la parole, il se déploie selon une déclinaison méticuleusement relevée : saisi tout d'abord dans « l'expérience de la nuit, de la faim, de l'amour, de la mort », il conjugue le silence « du moi », le silence « du monde » et celui « du moi face au monde à travers l'humiliation ou la soumission » (p. 159). Le silence appartient à l'intime du sujet, tandis que les bruits sont signes de l'être au monde, qu'ils soient naturels ou citadins. D'une alternative qui relèverait sinon d'un schématisme réducteur, ces deux qualités acoustiques, plutôt que sonores, sont constitutives d'une ambivalence complexe : la frontière se fait extrêmement ténue entre le silence qui s'impose en tant que parole qui se refuse et l'illocutoire de la cacophonie.

- 6 Pendant négatif de cette dialectique, le binôme désigné par l'expression « Paroles et musiques ». Des langues africaines polytonales « dont le fang » (p. 241), des chants des pleureuses, de la double incarnation traditionnelle reproduite par la dénomination (pp. 204-207), on comprend que la conjonction « et » convie ici à suivre le parcours d'une superposition, d'une intrication. En rien un point de départ et une destination. La musique qui s'impose avec le chant des femmes réalise l'alliance des mondes des vivants et des morts. Les deux remarques incidentes (pp. 208, 237) qui relèvent d'un comparatisme culturel qui gagnerait à être plus nuancé ne réussissent pas à entamer la finesse de l'analyse. Néanmoins, on regrette le caractère fortuit de ces deux remarques qui ressortit au comparant sous ellipse (p. 208) et à la prise en charge de la critique du sarcasme minorant relatif à la corrida (p. 237) : s'il est recevable dans la fiction, il devient discutable dans le discours critique.

- 7 L'essai annonce les paroles féminines liminaires dès la première étude relative au roman de Laurent Owondo : « Ombre est une [sic] personnage mythique, Nindia en est l'incarnation réaliste enracinée dans les valeurs d'aujourd'hui. À travers elle, se dit la transformation de la condition féminine, dans un monde où la soumission à l'homme se trouve remise en cause » (p. 90). De même, dans la première analyse relative à la dialectique qui fait l'objet de l'essai, les auteures définissent « la soumission des femmes », comme le « thème majeur du roman africain contemporain » (p. 172). Les analyses sont remarquables et édifiantes quant au fonds commun que partage la plupart des romans gabonais, de même qu'elles déploient comment, dans ces productions scripturaires, l'épopée mvett soutient le changement de la condition des femmes.

- 8 Faut-il saluer une démarche audacieuse et courageuse ou s'inquiéter qu'il ne faille en passer par les écrits des hommes pour investir une réflexion sur le roman écrit par des femmes ? Les deux auteures partagent l'élégance de ne pas céder à une telle alternative. À leur suite, nous préférons envisager l'analyse liminaire de cet ouvrage critique comme une invite à penser le féminin dans le roman, un féminin propre au roman, et le roman au féminin, indépendamment de l'identité sexuelle des auteurs. Le recours au style réaliste est seul à donner lieu à une critique genrée constructive : « Ceux-ci [les premiers écrivains masculins], comme Sembène Ousmane, l'utilisaient comme arme de combat, les romancières gabonaises s'en servent plutôt comme outil de constat » (p. 258). La verve émancipée de Bessora annonce une nouvelle ère scripturaire. L'analyse explore le lien-rupture que représente l'hybride parfaitement maîtrisé de *Petroleum*, avec la dialectique des textes gabonais antérieurs. Forte d'articuler les substrats mythiques que tisse son écriture, l'étude prolonge la rencontre savoureuse du « nombril énorme et fantastique de Jason » avec « la voix menaçante de Mamiwata ». Elle souligne et encourage l'importance de la « transposition imaginaire » dans l'ensemble de cette production romanesque, si bien que cet ultime chapitre de l'essai et sa conclusion tendent à conférer à son ensemble valeur de manifeste.